

Bernard HIRIGOYEN

MEURTRE À BAÏGORRY

Les enquêtes de J.P.S.

Nouveauté

Copyright Bernard HIRIGOYEN, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La 1^{ère} et 4^{ème} de couverture ont été réalisées par Magalie Loosen (hirigoyenmagalie@msn.com)

ISBN 979-10-227-8734-5

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Préambule

Le décor est planté autour d'un paysage verdoyant, à l'intérieur des terres du Pays basque teintées de mystères et de suspicions. Les représentants de l'ordre vont unir leurs forces pour essayer d'identifier le tueur d'une sexagénaire.

Les personnages de cette intrigue judiciaire nous transportent dans le village de Saint-Étienne de Baïgorry, au cœur de la province de Basse-Navarre. Les gendarmes se mettront au service de la justice et de la population, avec les moyens techniques des années quatre-vingt-dix.

Les investigations vont se succéder, avec un seul objectif : déloger très rapidement le ver de ce fruit avant qu'il ne pourrisse toute une commune et ses environs.

La région deviendrait alors peu fréquentable, à l'image des Cagots du 16ème siècle. Cette mystérieuse communauté était à l'époque injustement mise à l'écart, rejetée par les habitants du Sud-Ouest et les villageois basques des deux versants du Piémont pyrénéen.

L'obligation de résultat est de mise pour les enquêteurs, car cette belle contrée doit conserver la quiétude habituelle qui l'anime.

1er jour

En ce jeudi d'octobre 1990, le jour pointe timidement sur les hauteurs de la vallée basque aux couleurs automnales. Le village se réveille doucement, après une nuit rythmée par le passage des maquignons et la danse de leurs bétailières qui ont circulé entre la France et l'Espagne.

Ces vendeurs d'animaux étaient en virée ce soir-là pour transporter leurs trésors cachés, comme des fantômes bravant les dangers du brouillard opaque qui couvrait la route sinueuse de la vallée de Baïgorry.

Quelques rayons de soleil traversent à présent le plafond nuageux encore humide, sous l'œil scrutateur du château d'Etxauz qui surplombe le bourg avec ses quatre tours d'angle en guise d'avant-garde. On aperçoit désormais les habitations aux couleurs écarlates et verdoyantes, dont l'histoire de famille est symbolisée par un nom et une inscription taillés au fer forgé sur chaque façade de maisons aux profonds balcons.

L'activité reprend ses droits avec le bêlement des brebis. Leurs clochettes percent la brume matinale comme un tocsin avertissant la population qu'il est temps de se lever. Après une longue période de transhumance, le bétail a regagné progressivement ses quartiers d'hiver, et il se fait entendre.

Mattin¹ poursuit la tournée qu'il a commencée depuis quelques heures déjà, alors que le village dormait encore. Il

¹ Mattin : Martin en basque.

fait partie du cercle très fermé de ces boulangers qui éprouvent le besoin de temps à autre de déposer eux-mêmes leur pain. C'est l'occasion pour lui de discuter un court instant avec les gens qu'il croise. Il est un peu notre correspondant du journal local, avec les dernières nouvelles toutes fraîches qu'il apporte, au sens propre comme au figuré. Parfois, c'est un salut du bras sorti de sa fourgonnette, accompagné d'un «Agur²» annonçant le début d'une journée qui montre le bout de son nez.

Le café basque corsé pris au bar de la place du fronton³ fait des heureux, à savoir les adeptes matinaux qui viennent aux nouvelles avant d'aller travailler, accoudés à côté des aînés qui leur ont passé le relais depuis quelques années déjà.

Le drapeau de la République décore la façade du bâtiment de la Maréchaussée : le planton de la brigade a monté les couleurs lors de sa prise de fonction, comme tous les matins. Cette mission hautement symbolique est effectuée par le gendarme qui assurera l'accueil et la permanence durant vingt-quatre heures dans les locaux de service, puis le soir à son domicile.

Cet édifice classé datant du 18ème siècle était occupé à l'époque comme auberge et lieu d'arrêt pour les calèches. La bâtisse est implantée en bordure de la route départementale reliant la commune de Baïgorry à celle des Aldudes située quelques kilomètres plus loin, à la frontière avec l'Espagne.

² Agur : bonjour en basque.

³ Fronton : mur contre lequel se jouent les parties de pelote basque.

Je me nomme Jean Paul Sorondo, la quarantaine passée, responsable de la brigade. Affecté dans cette unité depuis plus de trois ans après l'obtention du grade d'Adjudant-chef, je commande six gendarmes avec lesquels j'entretiens des rapports privilégiés. Depuis le début de ma carrière, j'ai exercé dans de nombreuses régions ainsi qu'en outre-mer. C'est en quelque sorte un retour aux sources pour moi, ou presque, car je suis né sur la côte basque.

Il fait bon vivre à Saint Étienne de Baïgorry, et même si le contexte géopolitique reste sensible, les décisions judiciaires dans ce domaine sont prises avant tout à l'échelon régional et national. Notre priorité, au sein de la brigade, est de maintenir naturellement des relations très étroites avec l'ensemble de la population locale.

Le logement de fonction que j'occupe se situe au premier étage du bâtiment, juste au-dessus des bureaux. L'appartement est ventilé quotidiennement par le drapeau tricolore extérieur qui flotte à quelques mètres du balcon.

Comme tous les habitants de la commune, je n'ai pas besoin de réveil ; l'environnement du village constitué par le bétail des exploitations agricoles assure le rôle d'horloge naturelle.

Il est 07 h 45. Je m'apprête à descendre au bureau. Mon téléphone de service retentit. Je décroche :

— Oui, j'écoute.

— Bonjour, mon Adjudant-chef, c'est Pierre ! Madame Brun, l'ancienne infirmière, est inanimée dans sa maison à l'entrée du bourg. Son voisin Jean Salabat vient de m'appeler. Il nous attend sur place. Il n'a pas voulu m'en dire davantage. Il semblait bouleversé.

— Bon... j'arrive Pierre ! Réveille Sylvain pour qu'il te remplace au bureau, à la permanence !

Le gendarme Pierre Etchart est né à Saint Jean Pied de Port, bourgade plus importante située à une dizaine de kilomètres. Cette capitale de la Basse-Navarre, haut louée du chemin de Saint-Jacques de Compostelle, domine l'activité économique de la région en montrant la marche à suivre aux communes voisines moins peuplées.

Pierre, basque de pure souche, exerce depuis plus de vingt ans dans la brigade. Il prend sa retraite dans quelques mois, car il a décidé d'interrompre sa carrière pour reprendre l'entreprise familiale de fromagerie tenue par ses parents. Il nous manquera indéniablement, car il « connaît tout le monde », et il « est connu de tout le monde ».

C'est le gendarme qui peut frapper à toutes les portes des habitations de la circonscription, où il sera reçu comme un copain d'enfance, un ami, un confident. On le considère un peu comme le médecin de famille qui va soulager et apaiser les tensions. Pierre, notre interlocuteur direct avec la population, est en quelque sorte le baromètre pluviométrique dans cette région aux fortes précipitations.

On s'équipe rapidement, avant de s'engouffrer dans le véhicule de service Renault type 4L 4 X 4 pour rejoindre

l'appelant. Juste avant, Pierre avait avisé les pompiers de notre transport chez madame Brun qui est bien connue dans le village. Elle réside dans une habitation typique du pays, restaurée et retapée comme il se doit.

— Eh ! Pierre... ! Jean Salabat, qu'est-ce qu'il t'a dit exactement au téléphone ?

— Juste qu'il fallait venir, et que c'était grave. Il avait du mal à parler. Il semblait essoufflé, peut-être qu'il a dû courir jusqu'à sa maison pour nous appeler.

— Bon, on verra bien sur place !

Je connais Pierre depuis très longtemps, bien avant d'être affecté à Saint-Étienne de Baïgorry. Plus jeune, je le retrouvais fréquemment sur les terrains de rugby, pas côte à côte, mais face à face, dans des duels mémorables et des défis physiques constants, sans retenue, mais toujours dans le respect d'autrui. Notre union au sein de la brigade est très forte. D'un simple regard, on se comprend. Nous faisons partie désormais de la même équipe. C'est d'ailleurs le seul de mes gendarmes à m'appeler dans certaines occasions J.P.S., initiales de mon prénom et nom de famille.

Nous traversons le bourg à vive allure. Quelques secondes après, nous arrivons devant la propriété. Jean Salabat, l'employé communal, est assis sur les marches devant le seuil de la porte d'entrée qui est ouverte. Il se tient la tête, les yeux fixes et hagards. D'habitude très éloquent et expansif, il ne bouge pas et ne dit rien. Il est prostré.

— Bonjour, Jean ! lui lance-t-on en sortant du véhicule. Que se passe-t-il ?